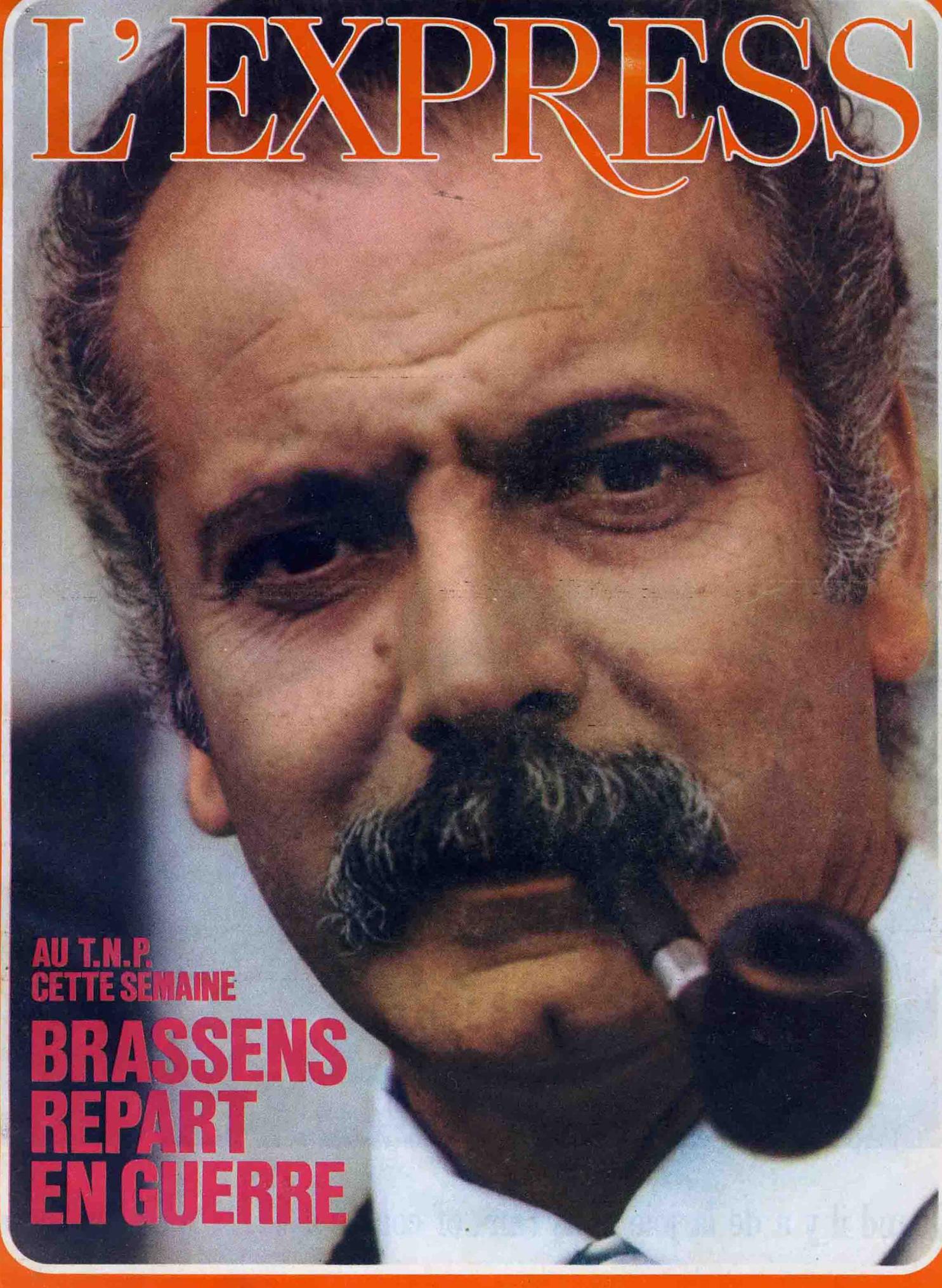


# L'EXPRESS



AU T.N.P.  
CETTE SEMAINE

**BRASSENS  
REPART  
EN GUERRE**

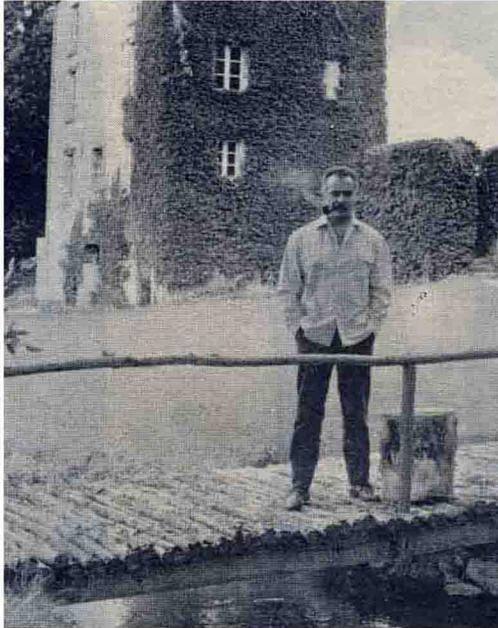
GEORGES BRASSENS.

• La race des poètes possède la liberté. • (Démosthène.)

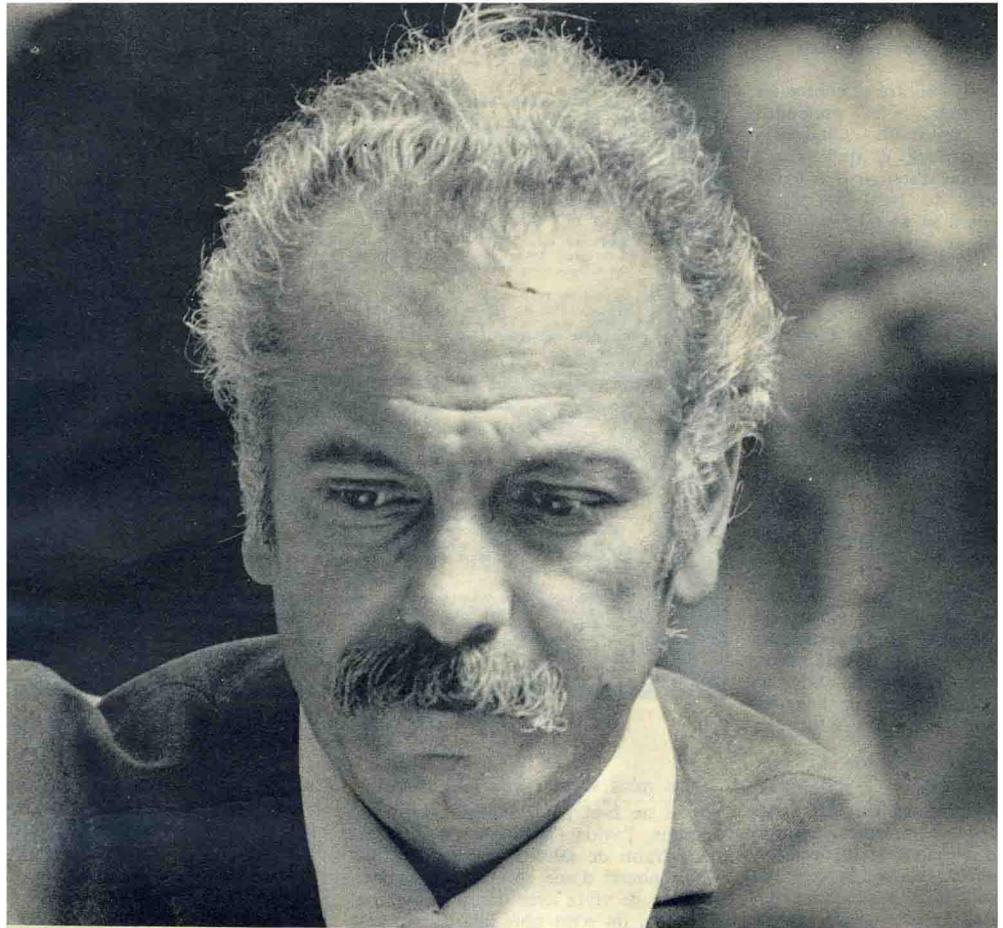
# BRASSENS

## REPART EN GUERRE

Spectacles



DANS SON PARC.



·GEORGES BRASSENS.  
*Esculape est baba.*

**G**EORGES BRASSENS revient, cette semaine, au T.N.P., avec Juliette Gréco, après deux années de silence. Plus qu'une rentrée, c'est une rencontre. En trente jours, habitués inconditionnels du Théâtre National Populaire, cent mille jeunes gens viendront l'écouter, « entre ces murs voués aux merveilles », selon la formule de « l'autre » Sétois, Paul Valéry, gravée au fronton du Palais de Chaillot. Ecouter qui ?

Un homme de 45 ans, qui se « tient debout au milieu de son âge ».

Le jour de ses débuts, fin 1951, Johnny Hallyday avait 8 ans, et beaucoup de ses futurs spectateurs du T.N.P. n'étaient pas nés. Depuis, malgré

les modes, les vogues, les vagues, Georges Brassens demeure. De temps en temps, il sort de l'ombre, s'avance sur une scène où l'attendent une chaise vide, un piano muet, un verre d'eau et un immuable contrebassiste. Les projecteurs se braquent sur son visage de tendre bûcheron, sur ses yeux de feuille morte, sur sa crinière crépelée qui blanchit — et après ? — sur ses demi-sourires de contrainte et de complicité. Enfin, simplement, il offre sa moisson, et « roulent en avalanche » des mots, des images, des putains, des copains. Toute une geste moins gailarde qu'on ne le dit et plus tragique qu'on ne le croit.

Pourquoi chante-t-il ? Pourquoi dure-t-il ?

**Cassoulets.** Il ne promène pas à son bras d'égérie blonde comme Aznavour, il n'a jamais fait d'enfant dont on photographie le premier cri comme Johnny, il n'a pas d'avion comme Richard Anthony, pas d'Alfa-Romeo comme Adamo, pas de châteaux en Espagne, pas de contrats en dollars. Il ne se nourrit pas de caviar gris et de champagne rose. Mais de vastes plats de pommes de terre, de cassoulets et de lentilles en conserve dont il se délecte. Il n'a pas de hors-bord mais une barcasse délabrée pour ses escapades sétoises. Pas de smoking, pas de shetland, mais deux costumes noirs d'orphelin et des bleus de terrassier. Pas de laveries, pas de self-services en toute propriété mais de l'argent qui ne lui sert pas à grand-chose, sauf à bricoler sur grande échelle sa maison de Crespières, à trente kilomètres de Paris.

Il ne fait rien, il ne possède rien de ce qui fascine les jeunes, les fait rêver, les fait chanter.

Et pourtant ! Chaque fois qu'un de ses 33 tours paraît, 200.000 exemplaires s'arrachent chez les disquaires : il a chez Philips une presse qui lui est réservée. En quinze ans de carrière, il a enregistré 90 titres, vendu 15 millions de disques (1) et 200.000 exemplaires des textes de ses chansons dans la collection « Poètes d'aujourd'hui ».

---

(1) Ce chiffre, exact, est calculé comme à l'accoutumée en comptabilisant la vente des 45 tours simples.

Et pourtant ! En 1957, une enquête auprès de jeunes de 14 à 25 ans, élèves de l'enseignement secondaire, révèle : « Artiste préféré par les filles : Brassens (417), Bécaud (329) ; par les garçons : Brassens (226). »

1958. Dans la revue « Echanges », 2.000 personnes, dont 85 % ont de 14 à 25 ans, répondent à un questionnaire. Chanteurs préférés : à égalité, Georges Brassens et Paul Anka.

1960. Europe N° I interroge 26.000 de ses auditeurs de 13 à 24 ans. Artistes les plus demandés : Distel, Bécaud, Brassens.

A 18 ans, Georges Brassens chantait déjà, tout le jour, comme la cigale ou le savetier. Il chantait Mireille, Jean Nohain, Jean Tranchant, Raymond Asso, Trenet. Mais la nuit, il avait d'autres compagnons : Rabelais, Villon, Ronsard.

Il en est l'héritier, comme il est celui de La Fontaine et de Béranger, de Verlaine et de Paul Fort, de Victor Hugo et de Bruant, de Rictus et de Montaigne...

Il est français jusqu'au bout de sa guitare. Ses chansons, c'est la France telle qu'elle fut, telle que toujours elle s'espère : frondeuse, généreuse, amoureuse, vigoureuse.

Peut-être est-ce pour cela qu'à 20 ans comme à 50, à 20 ans plus qu'à 50 ans, on se reconnaît en Brassens.

Parce qu'il est « contre », contre les fics, les bourgeois, « les prétendus coiffeurs, les soi-disant notaires », parce qu'il est tendre, et qu'il « y a des copains au bois d'son cœur », parce qu'il est « resté du parti des myosotis », parce qu'il se veut libre, il traduit en chansons quelque chose de permanent là où les vedettes aujourd'hui ne sont que des moments.

Chantant à contre-époque, à contremode et parfois, semble-t-il, à contrecœur, il est le « grillon du foyer », celui qui garde et transmet un patrimoine.

Il existe par et malgré les disques, les transistors, les juke-boxes, la télé, ces outils qui lui ressemblent si peu, mais qui le diffusent, le distribuent, le véhiculent, le multiplient, donnant à ce poète-là une audience qu'aucun autre de nos poètes, majeur ou mineur, n'eut jamais en quinze ans.

**Parfum de scandale.** Georges Brassens parlé : de lui, des autres, du parfum de scandale qui entourera ses débuts, de l'étonnement qu'il a d'être aimé, avec une immodestie bourrue qu'on peut prendre pour de l'orgueil et qui n'est peut-être que de la lucidité.



AU TRAVAIL DANS SA MAISON DE CRESPIÈRES.

SES CHANSONS : « Je suis un type fier, et en même temps très humble. J'attache une importance capitale à mes chansons et, en même temps, je m'en fous. Dans le domaine de la musique, je suis un enfant trouvé, je n'ai pas de parents, mais dans le domaine des paroles, je sais d'où je viens. Je ne suis pas un très grand poète, pas non plus un très petit. Je suis un poète moyen.

Il faut mettre les choses à leur place. Moi, j'aime jongler avec les mots. J'aime traduire mes émotions avec des mots, et essayer de les transmettre à d'autres. Et je le fais sérieusement. Tu vois, moi, je viens quand les hommes se sont bien emmerdés, je m'amène à l'heure de la récréation, et je les fais jouer. Et je leur parle de choses toutes simples, l'amour, la mort, la vie. »

## LES AUTRES CHANSONS : « Mainte-

nant, on impose une chanson au public comme une marque de lessive, il est bien obligé d'en passer par là. S'il le veut, il peut tout de même tourner le bouton. Mais de 1900 à 1925, on écoutait aussi pas mal de belles stupidités ! Comme aujourd'hui, ni plus ni moins. J'ai entendu ma mère, qui n'était pas une imbécile, chanter des bêtises monstres... « Ah ! les p'tits pois, les p'tits pois... » La seule différence, c'est que tout allait moins vite. On ne faisait pas l'amour tous les jours avec une chanson nouvelle. Si elle vous plaisait, on la gardait toute la vie. »

## LES GROS MOTS : « Je suis méridio-

nal, il ne faut pas l'oublier. Avec les copains, j'avais l'habitude de chanter les refrains de salle de garde. Et puis, j'étais nourri d'une certaine littérature. A force de vivre avec des gens comme Rabelais, on n'est plus heurté par des mots, ils deviennent un peu abstraits. Moi, quand je dis « bordel », par exemple, je ne vois rien là de choquant. Seulement, la plupart des gens ont vu dans ce mot des femmes à poil, des présidents-directeurs généraux en train de leur pincer les fesses. Ce n'était pas mon but. Quand j'ai cru qu'on attachait plus d'importance à ces chansons qu'aux autres, j'ai brusquement cessé d'en faire. Pourtant, je les aimais beaucoup. En somme, je crois que le plus grand service que j'aie rendu aux gros mots, c'est de leur enlever leur grossièreté. Quand je dis merde, il y a tout de même, derrière, des bouquets de fleurs. »

L'AVENIR : « Moi, ça m'étonne tout à fait quand on me dit qu'on vend encore mon premier disque. Cinq ou six mille « Gorille » dans l'année, ça m'étonne.

## La Supplique pour être enterré à Sebe

la camarade qui ne m'a jamais pardonné  
les fleurs que j'ai semé dans les trous de son nez  
me nourrit d'un zèle imbecile  
alors cerno de moi par les enterrements  
j'ai eu bon de moi offrir un second tribut  
de me payer un coiffeur

brumpe dans l'anne bleue du golfe du lion  
brumpe brumpe ta plume o moi d'aux tabellion  
66 de la plus belle écriture  
note ce qu'il faudrait qu'il advint de mon corps  
lorsque mon âme et lui ne seront plus d'accord  
que sur un seul point la rupture

quand mon âme aura puis son vol à l'horizon  
jez celle de gairouche et de mimi bisson  
celle des lettres des grisettes  
que vers le sol natal mon corps soit ramené  
dans un océanq du pays méditerranée  
beuminus en gade de jete

tantot venant d'Espagne et tantot d'Italie  
sous charges de partitions de musiques jolies  
de mistral et la mandoline  
sur mon dernier sommeil usent des echos  
de ritalenne un jeu un jeu de fandango  
de tarantelles de jardan

66 quand venant ma bulle en guise d'oreiller  
un rondint n'india doucement somneller  
avec moins que rien de combine  
j'en demande pardon par avance à jesus  
l'ombre de ma geir, gairouche un feuturus  
l'ou un petit bonheur posthume

d'autres rois pharaon pauvre napoleon  
d'autres grands disparus vivant au pantheon  
d'autres riches de course qu'on  
sous envier un peu d'edelweiss obissant  
qui fait du pedale sur la vague en levant  
qu'il pane la mort en vacances

On va me dire : « Les jeunes viennent. » Mais d'ordinaire, les jeunes, leur premier rôle dans la vie, c'est de balancer par-dessus bord tout ce qui leur vient de leur père... Peut-être, au fond, ai-je une petite légende. Je ne suis pas un artiste. Enfin, je n'ai pas l'air d'en être un. Je ne vaudrais pas mieux que les autres, mais pour le public, je suis différent. Et je ne l'ai évidemment pas fait exprès. Tous les ans, tout de même, il y a des mecs qui disent : « Oh ! Brassens, c'est plus ça... » En réalité, je ne dérange quand même pas trop de monde. Je ne chante que trois mois par an. Je ne demande pas qu'on me passe à la radio. A la télévision, on ne me voit pas tous les soirs. Je n'oblige pas les gens à vivre avec moi. Ce qui fait que je peux continuer encore quelque temps, tant que je pourrai faire des chansons qui me paraîtront dignes d'être servies à ceux qui m'aiment vraiment. Parce que les autres, ça n'a pas tellement d'importance. »

COMMENT ON L'AIME : « Comme on aime un type qui vous est apparu un jour dans une certaine lumière. Il vous a été sympathique, alors on le garde. Quelquefois, après, il fait des petites choses qui vous déplaisent, mais on passe là-dessus, à cause de la lumière... Au début, je ne me fixais aucune limite. Pour un inconnu, plaire à dix personnes, c'est déjà beaucoup. A cent, c'est bien. A mille, c'est très bien. A dix mille, cela vous permet de vivre en faisant ce métier. Cela m'a toujours suffi. Si le public m'abandonnait, ces dix mille-là, je crois que je les garderais. »



AFFUTANT UNE MACHETTE.

POURQUOI LA SCÈNE : « Je ne suis pas fait pour chanter mes chansons. Je suis fait pour les écrire et puis pour les lâcher. Mais quand je vois que des gens sont heureux de m'écouter, je me dis : « Allons-y ! » Enfin, après tout, faire plaisir à un type en lui chantant une chanson, qu'est-ce que tu veux souhaiter de mieux sur la terre ? »

**Les Tontons.** En 1964, une petite faille s'est creusée dans la vénération dont Georges Brassens fait l'objet. Enfin, une fraction de ceux qui le revendiquaient, soudain, l'ont répudié.

Il a suffi pour cela d'une chanson, « Les Deux Oncles » :

« C'était l'oncle Martin, c'était  
[l'oncle Gaston,  
« L'un aimait les Tommies, l'autre  
[aimait les Teutons ;  
« Chacun pour ses amis, tous les  
[deux, ils sont morts,  
« Moi qui n'aimais personne, eh  
[bien, je vis encore. »

« L'Humanité » et « Libération » s'indignent, les anciens résistants s'émeuvent, une vieille dame qui a perdu son fils dans un maquis écrit : « Je suis désespérée. Mon garçon a donc été tué pour rien ? »

Brassens, aujourd'hui, là-dessus me répond :

« Ça n'était jamais qu'une chanson. Moi, je ne délivre pas de messages. Je ne rebâtis pas le monde. Si on a pour moi de l'amitié, il faut me faire confiance, totalement. C'est une chanson de brave type, « Les Tontons », c'est une chanson d'honnête homme. Supposons que certains aient pu être choqués. De toute façon, ceux-là, je leur conseille de ne plus s'intéresser à moi. Mes chansons ne sont pas faites pour eux. « Les Tontons » sont un reflet profond de ce que je suis et de ce que sont, vraiment, toutes mes chansons. C'est une chanson d'amour et de tolérance qui dit aux gens : « Méfiez-vous, ne vous laissez pas mener. » Mais je suis peut-être allé trop loin, j'ai trop voulu me mêler de ces choses... »

Cette année, cependant, il s'en mêle à nouveau en écrivant contre les partis, quels qu'ils soient :

« Dieu que de processions, de  
[monômes, de groupes,  
« Que de rassemblements, de cor-  
[tèges divers,  
« Que de lignes, que de cliques, que  
[de modes, que de troupes,  
« Pour un tel inventaire, il faudrait  
[un Prévert.  
« Le pluriel ne vaut rien à l'homme  
« Et sitôt qu'on  
« Est plus de quatre,  
« On est une bande de cons.  
« Je suis celui qui reste à l'écart  
[des fanfares  
« Et qui chante en sourdine un petit  
[air frondeur... »

**Ce brave Pandore.** Ses chansons, il les fait avec des mots qui sont à tout le monde, des petits morceaux de vie qui ne sont qu'à lui. Un exemple.

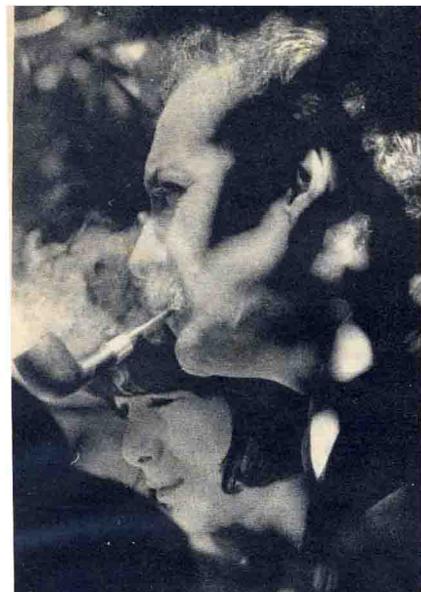
1959. Georges Brassens est en tournée, l'hiver. En une nuit, au volant de sa DS, il rallye Biarritz. De Grenoble. Il est fatigué. Pour se distraire, il va au cinéma avec son secrétaire, qu'il appelle Gibraltar, et un ami, qu'il appelle Robespierre. Documentaire sur la médecine à travers les âges. Brassens se sent mal. On le sort, défaillant, il échappe aux mains secourables sur le perron et s'écroule. Son front heurte une marche de pierre, il s'évanouit. Il fait froid. Passe un agent : « Mais c'est Brassens ! Il va prendre froid. » Et, se dépouillant de sa pèlerine, il en recouvre maternellement celui qui avait écrit :

« En voyant ce brave Pandore  
« Etre à deux doigts de succomber,  
« Je bichais car je les adore  
« Sous la forme de macchabées ».

Sept ans ont passé. Au T.N.P., on entendra « L'Épave », histoire d'un ivrogne tombé dans la rue, qu'un étudiant, un quidam, une femme qui passent, déshabillent, le croyant mort, et qui dit :

« Et j'étais là tout nu, sur le bord  
[du trottoir,  
« Exhibant malgré moi mes humbles  
[génitoires.  
« Une petite vertu rentrant de tra-  
[vailler,  
« Elle qui, chaque soir, en voyait une  
[douzaine  
« Courut dire aux agents : « J'ai vu  
[quelque chose d'obscène. »  
« Ça ne fait rien, il y a des tapins  
[bien singuliers.  
« Le représentant de la Loi vint d'un  
[pas débonnaire.  
« Sitôt qu'il m'aperçut, il s'écria :  
[« Tonnerre,  
« On est en plein hiver ! Et si vous  
[vous geliez ? »  
« Et de peur que je n'attrape une  
[fluxion de poitrine,  
« Le bougre, il me couvrit avec sa  
[pèlerine. »

Si l'on avait promis à ce policier biarrot qu'il resterait à jamais dans un petit coin caché du cœur de Georges Brassens, l'aurait-il cru ?



AVEC JULIETTE GRÉCO.  
*En costume noir.*

Au T.N.P., on entendra aussi « Le Bulletin de santé », inspiré par la commisération suspecte avec laquelle certains journalistes ont traité le spectaculaire amaigrissement de Georges Brassens. « On croit que j'ai le cancer, dit-il. Eh bien, voilà :

« J'ai perdu mes bajoues, j'ai perdu  
[ma bedaine,  
« Et ce, d'une façon si nette et si  
[soudaine,  
« Qu'on me suppose un mal qui ne  
[pardonne pas,  
« Qui se rit d'Esculape et le laisse  
[baba. (...)  
« Si j'ai trahi les gros, les joufflus,  
[les obèses  
« C'est que je b..., que je b..., que  
[je b...,  
« Comme un bouc, un bélier, une  
[bête, une brute,  
« Je suis hanté, le rut, le rut, le rut,  
[le rut ! »

**Le vieil ours.** En vérité, à la veille de repartir en guerre pour gagner la bataille du T.N.P., Georges Brassens est cloîtré, claquemuré, séquestré. Dans une cellule blanchie qui s'ouvre large sur la campagne en pleurs : un lit étroit, un réveil en fer-blanc, des pipes tièdes, une guitare usée. Nuit et jour, jour et nuit, il recopie ses onze nouvelles chansons, à l'encre verte sur des cahiers de la communale, d'une calligraphie d'écolier puni. Il martèle les rythmes de ses mélodies sur le coin de sa table blonde, il s'enregistre, il s'écoute. Il veut changer une note, il change un vers, il veut changer un mot, il change un air. Il chante, il chante, tout seul, en cage. Il ruisselle. Il recommence. Les doigts de sa main gauche saignent de trop presser le manche, les ongles de sa main droite sont arrachés de trop gratter les cordes. Jamais sans doute son père maçon, son père mort, le « vieil ours » qu'il aimait tant n'eut de semblables mains de besogneux.

« Ça ne prouve qu'une chose, dit-il avec un sourire, c'est que j'aime ça. J'ai gardé l'enfance... l'enfance de l'art. »

DANIELE HEYMANN ■

*L'Express*

12 septembre 1966